

## IMAGES D'UNE TRAGÉDIE

Jonathan Manthorpe commente l'actualité internationale pour le quotidien *Vancouver Sun* et les journaux du groupe CanWest. Correspondant à l'étranger depuis près de 25 ans, en Asie, en Afrique et en Europe, M. Manthorpe est membre associé de l'Institute for Media, Policy and Civil Society, qui œuvre au perfectionnement professionnel des journalistes dans les démocraties naissantes et les pays en développement.

C'est la multitude de photographies de personnes disparues, auxquelles étaient joints des messages laconiques, empreints de désespoir, qui m'a d'abord fait saisir toute l'horreur de la catastrophe. On en trouvait partout dans le complexe abritant les bureaux du gouvernement de la province de Phuket, en Thaïlande : collées au mur avec du ruban adhésif, agrafées à des panneaux d'affichage de fortune et épinglées aux arbres.

Mais ce qui rendait ces photographies si bouleversantes, c'est qu'elles avaient été prises, de toute évidence, quelques heures seulement avant que le tsunami ne s'abatte sur les centres de villégiature de la côte Ouest du pays.

Nombre d'entre elles montraient des hommes, des femmes et des enfants en pleine célébration de Noël. Sur l'une d'elles, une jeune suédoise levait son verre de champagne en direction de l'appareil photographique. Sur une autre, un père et ses deux enfants jouaient sur la plage, saluant et souriant sans retenue. Enfin, sur cette autre, des jeunes gens faisaient la fête, l'air réjoui par l'alcool, devant une table couverte de bouteilles et de verres.

Mais, moins de 48 heures après la catastrophe, les hôpitaux locaux affichaient déjà les photographies sinistres des corps retrouvés.

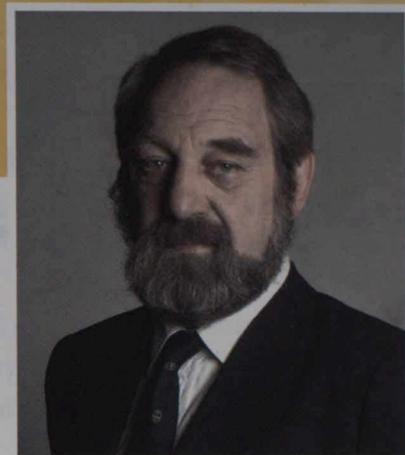
Il s'agissait de la première grande catastrophe naturelle à survenir à l'époque de l'image numérique. Dans les stations balnéaires de Thaïlande et du Sud du Sri Lanka, fréquentées par des touristes nord-américains et européens, presque chaque instant de l'horrible tragédie a été capté et retransmis par courriel, par Internet,

à la télévision et dans les quotidiens. Sans même jamais être allé sur l'île de Phi Phi, ou sur la plage de Patong, il était facile d'imaginer l'horreur provoquée par la saute d'humeur vengeresse d'une mer idyllique.

Lorsque je suis arrivé à Bangkok, au lendemain même du tsunami, l'ampleur de la catastrophe et le grand nombre des régions et des populations touchées dans le Sud et le Sud-Est asiatique ne faisait aucun doute. Pendant le long vol en partance de Vancouver, j'ai eu amplement le temps de préparer un plan de campagne initial, étape toujours essentielle pour un journaliste chargé de couvrir en solitaire un événement d'une telle ampleur.

Ma chance a été d'apprendre mon métier de correspondant en Afrique — continent souvent touché par des catastrophes naturelles ou provoquées par l'homme — en compagnie de collègues compétents et chevronnés. Or, l'une des grandes règles du métier est de concentrer son attention sur l'événement à couvrir et de ne pas tomber dans le piège qui consiste à chercher constamment un meilleur sujet de reportage. C'est là une règle de conduite importante, aussi bien sur le plan pratique qu'émotif : dans un climat d'extrême tension, il est en effet facile de perdre pied, et son jugement.

Le 27 décembre, en Thaïlande, je n'ai pas eu à me demander où aller ni ce que j'allais faire. Le sujet de l'heure, c'était les Canadiens qui avaient perdu la vie, et ceux qui étaient portés disparus ou avaient survécu. Je me suis vite retrouvé au cœur des efforts de secours, à Phuket, où j'ai commencé à saisir toute la dimension



M. Jonathan Manthorpe, chroniqueur des affaires internationales.

humaine de la catastrophe en regardant ces photographies au mur du complexe gouvernemental.

On y trouvait aussi des listes renfermant le nom de milliers de personnes portées disparues, dont 200 Canadiens. C'est à l'ambassadeur du Canada en Thaïlande, Denis Comeau, ainsi qu'à son équipe de diplomates et de bénévoles qu'incombait la difficile tâche de déterminer le sort de ces personnes. Or, ils ont accompli un travail exceptionnel dans les conditions les plus éprouvantes qui soient.

Pour ma part, ma tâche consistait à trouver des Canadiens ayant survécu à la catastrophe et à obtenir leur témoignage, pendant que se poursuivaient les efforts de secours. Certains étaient contents de pouvoir témoigner de ce qu'ils avaient vécu. D'autres, notamment ceux qui cherchaient désespérément des amis ou des parents portés disparus, étaient en proie à une angoisse intérieure et plus réticents à se confier.

Au fil des jours, l'absence de réponses et le mouvement constant des émotions, entre l'espoir et le désespoir, se traduisaient parfois par des poussées de colère. Mais, dans la plupart des cas, on ne disposait tout simplement d'aucun renseignement. On ne pouvait que sympathiser, ne fût-ce que maladroitement, avec ces personnes qui prenaient lentement conscience d'une réalité brutale : le fait de ne jamais savoir ce qui était vraiment advenu d'êtres chers et le fait que les photographies prises à Noël seraient peut-être le dernier souvenir qu'ils en garderaient. ❀